LE JOUR, 1951
14 Décembre 1951

SITUATION DE L'ANGLETERRE

Les difficultés où se trouve l'Angleterre ne doivent pas faire oublier la situation et le rôle de ce grand pays dans l'univers. Si contradictoires que soient les points de vue, quels que soient les différents et les querelles, il faut convenir de l'importance immense de l'Angleterre et du Commonwealth pour les civilisations dont nous vivons.

Si l'Angleterre ne conserve pas son rang parmi les nations, ce sont beaucoup d'autres nations qui se déclassent avec elle ; et c'est un malheur qui oppose les unes aux autres des forces incontrôlables, au détriment des traditions les plus solides et les plus vénérables.

Nous constatons cependant à regret, que l'union européenne ne progresse pas parce que l'Angleterre n'apporte pas à l'Europe dont elle est une partie essentielle le concours positif qu'il faudrait. Mais l'Angleterre est prise entre deux devoirs, nous n'osons pas dire entre deux amours. Il est clair qu'elle aime le Commonwealth plus qu'elle n'aime l'Europe ; et c'est justice. Dans une large mesure le Commonwealth c'est son économie, sa langue, sa culture ; c'est souvent sa chair et son sang.

L'Angleterre pourtant, si dispersées que soient ses demeures, reste attachée à l'Europe par des liens naturels qu'elle ne peut rompre. Par la géographie d'abord, elle est rigoureusement européenne.

Dans quelle mesure portant peut-elle rester continentale alors que du fait de sa nature insulaire, elle s'est, depuis deux ou trois siècles, rendue universelle à ce point ?

Le cas de l'Angleterre contemporaine est une gageure de tous les instants. Sur le plan international ses hommes d'Etat doivent résoudre des problèmes d'une complexité incroyable ; et, dans le même moment, elle doit affronter les expériences sociales les plus hardies. D'une part, à l'intérieur du Commonwealth, elle doit s'accorder avec des peuples qui ne pensent pas comme elle et en mettre d'autres d'accord qui ne pensent pas de la même façon ; d'autre part elle se voit physiquement et moralement contrainte de subordonner quelques-unes de ses préférences les plus chères à l'avenir de l'Europe. C'est là que la décision devient dure et que les Anglais se résignent mal au choix.

S'ils font généreusement partie d'une unité politique européenne, ils soumettent indirectement à ses décisions ses intérêts du Commonwealth ; et s'ils n'en font pas partie, la construction de l'Europe occidentale devient beaucoup plus laborieuse et problématique. Tel est le dilemme.

Notre intention est de rappeler ce drame dont il ne suffirait pas de dire qu'il est cornélien, parce qu'il est en réalité à l'échelle des dieux. Ce n'est pas Rodrigue entre son père et Chimène. C'est la nécessité de concilier les intérêts de l'Europe occidentale avec ceux de vingt nations et de cinq cent millions d'hommes, de tous les continents, de tous les climats, de toutes les couleurs.

Si l'Angleterre lutte, comme elle le fait, pour le Canal de Suez, c'est parce que de l'avenir politique de la zone du Canal dépend l'avenir d'une grande partie du Commonwealth.

Les griefs de l'Europe contre l'Angleterre, nous les connaissons ; et ceux des Méditerranéens en général ; et peut-être aussi les nôtres. Mais ce n'est pas le temps de discuter du passé.

En pensant à l'Angleterre, nous pensons précisément à l'Europe méditerranéenne, aux pays arabes de la Ligue, à la marche du monde. C'est se frapper soi-même que de se montrer fermé aux nécessités de ce siècle. Si chaque pays se faisait dès aujourd'hui l'image de ce que sera inévitablement la coopération internationale dans vingt ou trente ans, des barrières nombreuses tomberaient.

Tout l'art en politique est de distinguer ce qui est possible de ce qui n'est pas ; et aussi, pour les nations comme pour les individus, de se montrer humain.

Les anglais n'auraient pas d'excuse de contrarier si peu que ce soit le remembrement de l'Europe. Mais les européens continentaux n'en auraient pas non plus s'ils ne mesuraient pas les difficultés extrêmes auxquelles l'Angleterre fait face. Et nous, pays de la Ligue arabe, qui sommes au carrefour, nous devons comprendre aussi que notre salut est dans la connaissance des nécessités impérieuses des uns et des autres.

Il n'y a plus de vie nationale possible sans compréhension internationale, sans tolérance, sans bonne foi, sans bonne volonté.